

Basilic

GAZETTE DE L'ASSOCIATION DES AMIS DE L'AMOURIER



Ce que l'on appelle "préhistoire" est d'invention récente. Et, de fait, la peinture du Quattrocento est plus ancienne à nos esprits modernes que les gravures rupestres de Lascaux ou de Chauvet. C'est d'ailleurs cette "modernité" qui ne cesse d'interroger. Ce que l'on ne

peut que constater en regardant les images réalisées par Martin Miguel et les textes écrits par Raphaël Monticelli pour leur *Cavalcade au seuil de l'Éden* qui vient de paraître aux éditions L'Amourier, dans la collection *L'Amble*.

Écoutant récemment Raphaël Monticelli et Martin Miguel en parler à la BMVR de Nice, me revenaient à l'esprit les mots décisifs écrits par Maurice Blanchot sur les peintures de Lascaux. Je me souvenais qu'il avait introduit son texte par cette citation d'Héraclite : *Le Seigneur dont l'oracle est à Delphes, n'exprime ni ne dissimule, mais indique*. C'était vraiment cet *indique* qui m'attirait, mouvement vers une vérité qui ne s'impose pas, ne s'affirme pas, mais à laquelle on s'ouvre. La "vérité" que Monticelli et Miguel indiquaient tout en s'entretenant, n'était autre que *l'amitié*. N'était-ce pas, d'ailleurs, le titre d'un recueil de Blanchot qui s'ouvrait par un texte consacré à Lascaux ?

Amitié et préhistoire !

La Cavalcade de Miguel et Monticelli m'avait ouvert à toute une cavalcade de noms, de livres, de mots ; me les avait "indiqués", et m'avait conduit à ce passage de Blanchot : *Le langage en qui parle l'origine est*

essentiellement prophétique (...) Il annonce parce qu'il commence. Il indique l'avenir parce qu'il ne parle pas encore, langage du futur, en cela qu'il est lui-même comme un langage futur, qui toujours se devance, n'ayant son sens et sa légitimité qu'en avant de soi, c'est-à-dire foncièrement injustifiés (...) nudité de la parole première.

Nous n'en finissons pas de tenter de retrouver cette nudité et cette *parole première*. Peut-être n'y a-t-il de véritable geste littéraire que celui qui s'inscrit dans cette quête, cette attente plutôt. Sans trop savoir si cette origine est derrière nous ou bien devant comme semblerait l'indiquer le titre de cette *Cavalcade au seuil de l'Éden*...

C'est en tout cas de cela que l'on peut prendre acte au vu des trois volumes de la collection *L'Amble* publiés par L'Amourier éditions. Précédant cette *Cavalcade*, avait déjà été publié *Traces du temps* de Leonardo Rosa, où les images de fèves séchées font corps avec le texte de Bernard Noël¹, dont ceci : *Parfois / quelque chose / vient vers nous / depuis / un / fond mais ce fond n'existe qu'en nous et nous n'en savons rien*. Puis, *J'ai senti ton absence exacte au rendez-vous*, des poèmes de Marie-Claude Grail avec lesquels dialoguent des dessins d'Ernest Pignon-Ernest et un poème de Daniel Biga² où on peut lire ceci : *Franchir la porte du désert / Toute issue s'ouvre au portail des dunes*.

Est-ce se perdre qu'invoquer l'origine ? Péril de se laisser captiver par ce qui nous l'indique alors que le feu tout autour de nous harcèle ? Toujours la même question nous revient, nous taraude. La poésie



n'absout de rien (et l'histoire nous l'enseigne douloureusement). Mais s'il n'y avait des poètes pour tisser et retisser la folie désarticulée des jours à cet invisible qui la parcourt et nous donne d'y respirer? Non, nous ne confondons pas cette origine nue à quelque vérité au dévoilement de laquelle il faudrait s'abandonner. Nous devinons seulement dans le frémissement des mots quelque chose qui nous ouvre à l'inconnu de ce que nous sommes. Nous devinons que le mot "amitié" en est une résonance. Et c'est déjà beaucoup.

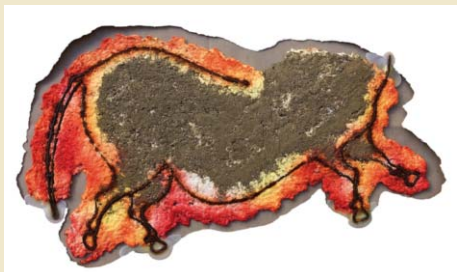
Paul Celan : *Je ne vois pas de différence de principe entre une poignée de main et un poème.*

Michel Séonnet

(président de l'Association des Amis de L'Amourier)

1. *Traces du temps*, Leonardo Rosa, Bernard Noël, Alain Freixe, Raphaël Monticelli, éd. L'Amourier, coll. L'Amble, 2021

2. *J'ai senti ton absence exacte au rendez-vous*, Marie-Claude Grail, Ernest Pignon-Ernest, Daniel Biga, Alain Freixe, éd. L'Amourier, coll. L'Amble, 2022



conduit par Alain Freixe

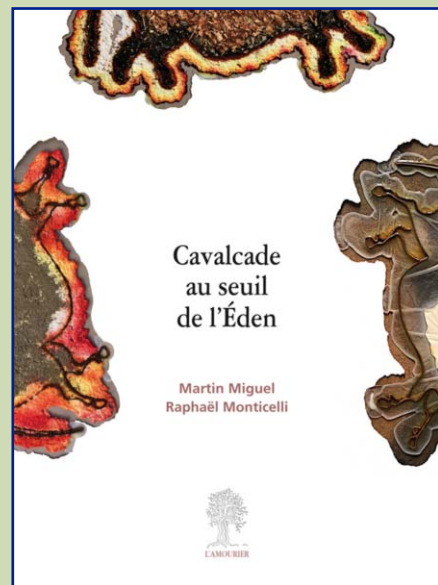
ENTRETIEN avec

Martin Miguel & Raphaël Monticelli

La Préhistoire demain

C'est un grand et beau spectacle de voir l'homme sortir en quelque manière du néant par ses propres efforts.

Jean-Jacques Rousseau,
cité par Marie-José Mondzain
in *Homo spectator*



Cavalcade au seuil de l'Éden est le troisième titre de la collection **L'Amble** des éditions L'Amourier. Textes et images de Raphaël Monticelli et Martin Miguel. Le premier, *Traces du temps*, mettait côte à côte un peintre, Leonardo Rosa, et un poète, Bernard Noël. Raphaël Monticelli et moi-même nous nous étions joints à ce dialogue. Le deuxième, *J'ai senti ton absence exacte au rendez-vous*, mettait en présence les poèmes de Marie-Claude Grail et les dessins d'Ernest Pignon-Ernest.

Alain Freixe

C'est cela l'amble : une manière d'aller ensemble. Ce mot vient du monde des quadrupèdes. Il désigne une allure dans la façon d'aller : les deux jambes d'un même côté se lèvent ou se baissent en même temps. Ainsi dans cette collection, on fait aller ensemble, dans l'accord, en rythme, les deux côtés : côté image et côté écriture pour donner de l'allant à un projet.

En dehors de votre désir, Raphaël et Martin, que le temps ne dément pas mais semble creuser de soifs toujours nouvelles de travailler ensemble, quel était votre projet pour ce livre ? Qui a mis en route ? Comment avez-vous croisé vos démarches ?

Martin Miguel

Un jour, en aparté, Jean Princivalle, éditeur de L'Amourier, me demande si cela m'intéresserait de participer à un "Amble". J'ai sans doute dit oui, mais je n'ai pas pris la chose au sérieux et je me suis endormi, j'ai oublié. Quelques mois plus tard, Jean réitère en me disant "alors ! je t'avais proposé de faire un 'Amble', je n'ai pas eu de nouvelles à ce sujet de ta part, ça ne t'intéresse pas ?"

Alors, je me suis réveillé, et lui demandai des précisions : "ça pourrait être des images de ton travail, plutôt des derniers boulots avec un texte l'accompagnant, Raphaël et/ou d'autres, comme tu veux". Bon, cela m'a réjoui parce que j'aime cette collection, son format et son nom : aller l'amble, c'est ce que tu précises, Alain, dans ta question. Un écrivain, un peintre, allant l'amble. Et avec Raphaël, cela me réjouit encore, cela fait 55 ans que nous allons de concert et de conserve.

Comme je travaille depuis 2016 à partir de figures de l'art préhistorique, sachant que Raphaël écrirait à partir des boulots que je proposerais, j'ai eu assez rapidement l'idée de me servir d'un cheval de Lascaux (chinois, dit-on) dont l'allure peut faire penser à cette façon de marcher ou courir. De m'en servir comme d'une matrice pour effectuer toutes sortes de recouvrements de cette matrice, faire en quelque sorte une cavalcade carnavalesque.

J'ai réalisé 24 pièces, j'en faisais des photos que j'envoyais à Raphaël avec parfois des réflexions sur le travail.

J'ai attendu impatiemment le texte final de Raphaël, il m'avait envoyé des pistes de travail, il me disait qu'il n'écrivait pas, qu'il laissait les strates de pensées faire sédiments en lui. Ce que j'ai compris, est qu'il a beaucoup travaillé, beaucoup cherché, beaucoup lu jusqu'au plus proche de la date limite qu'on lui avait fixée. Et à cette date il a donné son texte qui m'a tout de suite "emballé".

Alain Freixe

On prend ce Cavalcade au seuil de l'Éden en mains et comme souvent le titre nous arrête. Outre que c'est le premier élément du texte, c'est aussi parfois/souvent une invitation à s'engager dans un chemin de lecture. Voyons, comment entendez-vous ces mots Cavalcade au seuil de l'Éden, mots qui reprennent – presque! – les derniers mots du poème de Raphaël quand il évoque: "la main/ toute une humanité/ toute l'Humanité" dont les images "nous poussent dans le dos/ jusqu'au seuil de l'Éden"? Quelle terre promise dans ces images d'un hier vieux de quelques dizaines de milliers d'années?

Martin Miguel

En ce qui concerne le titre, il y en a eu plusieurs, mais surtout deux en balance. Pour ma part, j'ai commencé par préférer le premier puis, le second; celui retenu a fini par faire son chemin en moi.

Voilà l'interprétation que j'en fais: j'y vois une question de chronologie et un conflit qui se rapporte au XIX^e siècle. Les textes bibliques donnent, par un esprit supérieur, un premier moteur: la création de la terre et de ses êtres vivants, et donc de l'éden, à environ 5500 ans avant JC. Or, les découvertes de l'homme fossile

le situent à des dates beaucoup plus anciennes. Vous voyez le conflit! Les figures de Lascaux datent aux alentours de -18 000 ans, Chauvet de -35 000, la grotte de l'île de Sulawesi de -45 000. Pour moi, cette cavalcade qui arrive au seuil de l'éden a parcouru bien des espaces, s'est construite de ces espaces, et des nécessités et aléas du temps. Et au seuil de l'éden, peut-être, de nouvelles constructions lui sont ouvertes ou du moins un havre de paix pour s'y reposer et...

Alain Freixe

Bernadette Griot a orné la couverture du livre d'une ronde de fragments de tes chevaux, Martin, nous invitant à une cavalcade, à une marche toujours empreinte de quelque cérémonial vers cet Éden que nous évoquions précédemment. Martin, dans tes chevaux, on reconnaît une forme de cheval très "Lascaux". Renseignement pris, c'est l'équidé du Diverticule axial (40 m de long) qui apparaît comme l'ancêtre des actuels chevaux de Przewalski originaires d'Europe centrale. Cette forme en dehors du fait que tu la répètes – je préférerais dire "la répliques", histoire de conserver à l'expression un élan en avant – que tu en multiplies et en varies la taille et la position, voilà que tu l'amputes de la tête... Mais avant que tu ne répondes à cette question, j'aimerais te demander à quel moment et pourquoi des figures de l'art préhistorique apparaissent-elles dans ton travail?

Martin Miguel

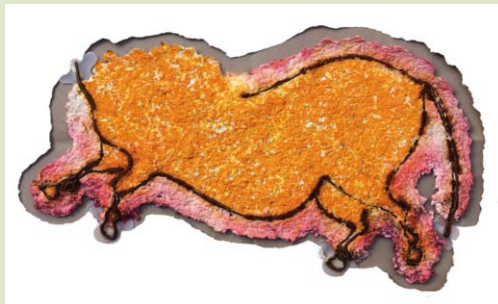
L'utilisation des contours de figures préhistoriques fait suite à une variété évolutive d'utilisation du cordeau du maçon... ou du jardinier. Le choix d'utiliser les contours de figures préhistoriques est en quelque sorte une question de proximité et de distanciation.

Proximité parce que les figures sont à peu près les mêmes, reconnaissables surtout par leur contour, leur forme. Cette ressemblance relie deux périodes fortement éloignées, ce qui en abolit le temps qui les sépare et, du coup, ça devrait orienter les regards sur les différences, vers une espèce de distanciation.

Cette distanciation concerne donc la construction des images, les procédures de réalisation de ces images, parce qu'elles sont très différentes, voire inverses. L'ordonnement de leurs composants physiques est différent. Procédures marquées par l'histoire de l'art, l'histoire de l'art est passée par là. Il y a donc deux origines marquées par un dialogue proximal et distal (on conçoit généralement l'origine dans le passé. Je la considère plutôt comme apparition, surgissement dans le présent créant du coup son avenir et son passé).

Mes chevaux sont sans tête pour plusieurs raisons: D'abord j'ai voulu faire adhérer l'image au mot *Ambly*. Puis, comme la tête d'un cheval, aujourd'hui,

est très attrayante sentimentalement pour celui qui regarde, elle peut occulter bien des choses, notamment le travail effectué. Ne pas présenter la tête, me semble-t-il, me permettait d'orienter plus le regard sur les pattes et sur le travail effectué sur la matrice. (D'ailleurs, sur la couverture, Bernadette Griot ne se prive pas de tronquer mes images et, ainsi associées au mot cavalcade, elles ne créent aucun doute). Et enfin, j'ai voulu perpétuer une fois de plus, ce qui est à l'origine de



mon travail (en 1968) : figurer l'absence. Figurer l'absence nécessite la présence d'indices sans quoi l'absence n'existe pas. Question que je me suis posée : quel est le minimum de présence de la figure préhistorique choisie, qui permette d'évoquer un cheval ? Dans la première matrice que j'ai réalisée, il n'y avait pratiquement que la panse et les pattes... on pouvait penser à un bovin. J'ai alors ajouté la croupe et la queue et un peu du dos ; et parfois, s'esquisse par les débordements de matière, le début de la crinière.

J'ajouterais qu'il y a une sorte de parallélisme entre les figures préhistoriques et les miennes dans le fait de présenter des absences.

Les figures préhistoriques nous sont parvenues et nous parviennent encore avec des manques qui peuvent être de la volonté des artistes de ne pas traiter certaines parties (les extrémités par exemple) ou effets des accidents et ravages du temps. Ainsi, les manques donnent de la force aux présences et cela crée un dialogue de plus entre mes images et les peintures pariétales.

Alain Freixe

“Reprenons”, comme dit Raphaël. Le lecteur risque d'être surpris – et c'est heureux ! – par au moins trois choses : d'abord la beauté des pièces de Martin reproduites ici au plus près ; ensuite, la grande variété des répliques de cette forme unique du cheval de Lascaux sans tête et enfin par le tressage des textes montés par Raphaël. En effet, outre un poème spiraté de nombreuses reprises et l'approche rigoureuse et magnifiquement éclairante de ton travail plastique, Martin, voilà que se trouvent insérés des extraits d'un roman de Claude Anet, La fin d'un monde, paru en 1925 chez Grasset avec des illustrations de Pierre Bonnard, qui conte l'histoire d'un jeune homme aux prises avec un cheval qu'il tente de domestiquer...

Raphaël Monticelli

Mon accompagnement des pièces de Martin Miguel comprend en effet plusieurs strates. Comme autant d'approches du travail de l'artiste. Comme tout le monde, nous sommes intéressés, fascinés, par la préhistoire, par l'art de la préhistoire. Une partie du texte rend compte de cet intérêt : c'est l'un de premiers motifs sur lequel nous nous sommes rencontrés il y a plus de cinquante ans.

■ Le travail de Martin, comme celui de la plupart des artistes modernes et contemporains, a été profondément marqué par la découverte de l'art paléolithique. C'est évident quand on voit les images de ce livre puisqu'il s'agit de l'un des chevaux de Lascaux. C'était tout aussi vrai dès les débuts



du travail de Martin : il n'y avait pas alors de représentation, mais son questionnement d'artiste plongeait dans ce que la préhistoire nous avait appris, ou ce qu'elle avait perturbé en nous. La question centrale, toute simple, serait : “qu'est-ce qui fait art ? À partir de quel moment / de quel type d'objet, peut-on dire : voici quelque chose qui appartient au domaine de l'art ?”.

■ À un moment donné de sa démarche, Martin a décidé d'utiliser directement des images puisées dans l'iconographie préhistorique. Une des strates du texte évoque cette décision.

■ La préhistoire est une discipline récente. Elle naît lentement tout le long du XIX^e siècle. Et elle continue à évoluer considérablement. Elle n'a pas perturbé seulement l'art et les artistes. Elle nous a obligés à considérer autrement l'espèce humaine. Quant à ce que nous savons de l'art préhistorique... Nos hypothèses s'écroulent tranquillement année après année. Reste que le travail des chercheurs de tous types est passionnant et... écrasant. Je voulais évoquer cet aspect des choses, au moins pour dire que ni Martin ni moi n'avons de prétention en termes de savoir sur cette question.

■ La préhistoire a été l'objet de toutes sortes d'œuvres. On connaît bien *La Guerre du feu* et quelques autres récits. Le texte de Claude Anet avait pour moi plusieurs mérites, le premier étant que l'auteur imagine la première tentative d'apprivoiser un cheval. J'ai trouvé de beaux échos entre le récit d'Anet et l'aventure de Miguel. Il est vrai que le fait que Bonnard ait illustré ce roman m'a aussi titillé. D'autant que l'une des illustrations évoque la Dame de Brassempouy, cette figurine à la capuche sculptée il y a quelque vingt-mille ans, l'une des œuvres majeures de mon petit musée intime. La légende dit que c'est cette figurine qui a déclenché le roman de Claude Anet.

■ Quant à la partie poétique... elle est tout simplement le socle du texte.

Martin Miguel

Je voudrais simplement dire qu'en ce qui me concerne, mon rapport plus serré à l'art préhistorique est assez récent. Évidemment comme tout le monde, j'ai été marqué par les images préhistoriques découvertes. Lorsqu'à partir de 1985, je construisais la peinture en même temps que le mur, je ne pensais pas du tout à l'art préhistorique. Ma référence était

le tableau et ses composants physiques. J'avais aboli le châssis et la toile, me restaient donc la peinture... et le mur.

C'est lors d'une conférence que voyant mon travail à l'écran, le mot pariétal m'est venu. La conscience apparaît très lentement, elle a des tas de soubassements. Et là, le mot pariétal a commencé à creuser son chemin et de plus en plus, à orienter mon regard vers l'art du paléolithique supérieur. Il ne fallait plus que quelques déclics et occasions pour que j'en arrive à l'utiliser comme référence. Cela m'a amené, d'ailleurs, à lire pas mal de textes, d'interprétations, le concernant.

Et pour faire écho aux strates de Raphaël : En 1972, je me suis intéressé aux "dessous de la peinture". Mon regard sur un tableau, outre sa figure, consistait à analyser sa composition physique et cela, au-delà de son châssis et de sa toile, c'est-à-dire la stratification des couches de peinture qui s'y déposent. Le constat était que dans tout tableau, figuratif ou abstrait, il y a des couches superposées et d'autres juxtaposées. J'ai voulu rendre compte de cela. Comme je n'avais pas les moyens de m'acheter de la peinture en masse et comme de plus, je ne voyais pas comment faire, j'ai trouvé un moyen artificiel pour représenter l'épaisseur des couches : des blocs de polystyrène que je recouvrais de peinture d'une seule couleur. Puis je les superposais et juxtaposais créant ainsi de gros volumes multicolores. On croyait que c'était de la sculpture !

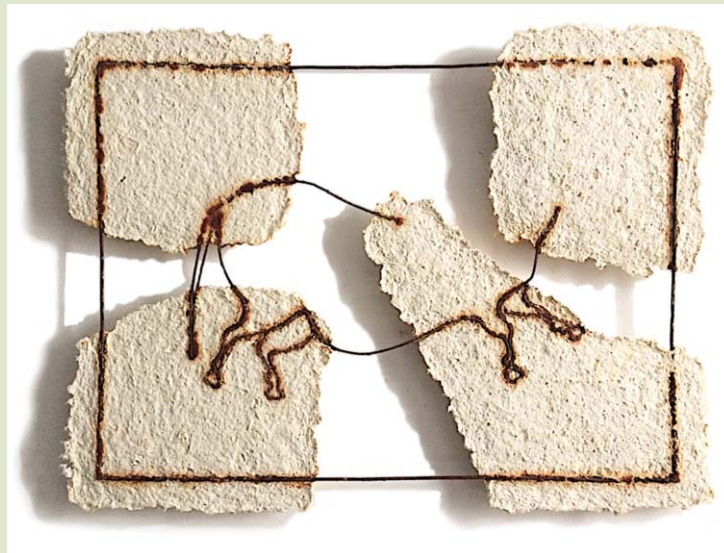
La Cavalcade est construite sur le même principe, des recouvrements et des juxtapositions, mais ce n'est plus une seule matière pigmentée différemment, mais plusieurs matières qui portent intrinsèquement leur coloration, qui se mélangent parfois et dont les fonctions mutent dans le temps de la procédure : de matière couleur elles deviennent supports, on ne sait plus qui porte quoi et qui est quoi et même... le support originel disparaît. C'est ce qui fait la grande différence avec la construction des images du paléolithique, l'ordonnement est chamboulé.

Alain Freixe

Ton poème, Raphaël, chante le surgissement de l'image, de la main qui l'a formée et du souffle qui nous donne ces images appelées "mains négatives" où c'est en se retirant que paraît, en inscrivant un écart, l'image de ce qui n'est plus là ; dirais-tu / diriez-vous que c'est de l'Humain qu'il s'agit et que naissance de l'art vaut naissance de l'Homme ? Qu'en pense Martin ?

Martin Miguel

Il y a deux thèses là-dessus. L'une penche pour la génération spontanée, une espèce de Big bang qui ferait apparaître les choses par explosion, par exemple une apparition soudaine de quelque chose de nouveau dans le cerveau et qui permettrait l'apparition et le développement de l'art. L'autre est plutôt évolutive et demande du temps et des tas de relations et constructions réciproques. Personnellement et de par mon expérience, je penche pour la seconde et, ma foi, pour qu'il y ait explosion, il faut bien que des choses se soient passées avant... mais souvent, l'état des connaissances ne permet que d'affirmer tel ou tel fait... et d'en imaginer ou inventer d'autres qui peuvent d'ailleurs faire bien avancer les connaissances. Pour mettre quelque chose en cause, il faut commencer par imaginer autre chose. Rien n'est arrêté.



Raphaël Monticelli

Concernant la question "naissance de l'art vaut naissance de l'Homme"... C'est une hypothèse séduisante. "Et l'art créa l'homme" ai-je même lu. Formules. Brèves. Séduisantes. Faciles à mémoriser. Faciles à caser. Péremptoires. Je pense au long et encore si mal connu processus qui, millénaires après millénaires, millions d'années après millions d'années, a construit notre espèce. Hominisation.

Humanisation. Transformations physiques, physiologiques, je ne sais comment dire cela, je sais que ce sont des disciplines scientifiques de toutes sortes qui travaillent là-dessus. Et, malgré toute la vulgarisation à laquelle nous avons accès, elles me débordent absolument. Lente évolution du rapport aux objets, aux outils, au travail collectif, à la transformation des objets et des outils. Attention au travail, à la qualité d'un geste... On disait "Lascaux, naissance de l'art", puis Chauvet, puis... Néandertal ne connaissait pas l'art, disait-on naguère. Et voici que l'on découvre qu'il faut revoir l'hypothèse. Et j'ajouterai même ceci : sommes-nous si sûrs que l'art est propre à notre espèce ? Je me souviens que je croyais que le rire était le propre de l'homme... puisque Rabelais me l'affirmait. Nous savons aujourd'hui qu'il n'en est rien. Et l'art ?

Concernant la partie poétique. Elle est aussi composée de plusieurs strates. J'y reprends des bribes d'un poème que j'avais écrit pour un livre avec Martin. Et c'est cette présence de ce qui n'est plus là qui fait le motif principal de cette partie du texte.

À propos de “Présence de ce qui n’est plus là”, notre humanité compte je ne sais combien de dizaines de milliards d’individus dont 7 ou 8 milliards toujours vivants. Les autres sont morts. Morts, mais non disparus. Inconnus, ignorés trop souvent, le plus souvent même, mais jamais disparus. Présence de ce qui n’est plus là.

C’est toute cette humanité-là qui nous regarde. C’est cette humanité-là qui, dans les images peintes ou gravées, nous regarde et nous émeut.

Témoignage de ce qui n’est plus là, le pigment continue à nous dire que quelqu’un a recueilli ce qui allait faire pigment.

Quelqu’un – le même ? Un autre ? – a produit les pigments en travaillant les matières, minéraux, os, cendres. Quelqu’un d’autre encore a soufflé le pigment... “pour qu’une vie nouvelle habille l’esprit des chevaux endormis”, et ce geste décisif infiniment nous regarde et donne toujours forme et sens à nos gestes aujourd’hui. Présence en nous de ce qui n’est plus là.

Pour essayer de répondre à la question portant sur le titre, je dirais, par exemple, que le titre du 9^e et dernier livre des *Bribes* devrait être *S’il est un Éden*. Ce titre s’est imposé à moi lors d’un voyage dans les réserves naturelles d’Afrique du Sud.

Que la nomination est la première tâche qui a été confiée à Adam et Ève.

Que l’Éden est cette utopie où nous sommes nus face au vivant que nous cherchons à nommer.

Cavalcade au seuil de l’Éden
éd. L’Amourier, coll. L’Amble, 2023. 33,00 €



par Alain Freixe PRESSE

Article publié dans le *Patriote Côte d’Azur* n° 498

27 avril - 3 mai 2023

Je ne voyage sans livres ni en paix, ni en guerre (...) C’est la meilleure munition que j’aie trouvée à cet humain voyage (...)

Montaigne, *Essais*, III, 3

L’art préhistorique au présent

Saluons d’abord la belle collection qui accueille aujourd’hui Raphaël Monticelli et Martin Miguel : *L’Amble*, à l’élégant format 23 x 31 cm, qui réunit artistes et écrivains. L’amble, c’est une manière d’aller ensemble. Ce mot vient du monde des quadrupèdes. Il désigne une allure dans la façon d’aller : les deux jambes d’un même côté se lèvent ou se baissent en même temps. Ainsi dans cette collection, on fait aller ensemble, dans l’accord, en rythme, les deux côtés : côté image et côté écriture pour donner de l’allant à un projet. Le premier, *Traces du temps*, mettait côte à côte un peintre, Leonardo Rosa, et un poète, Bernard Noël. Raphaël Monticelli et moi-même nous étions joints à ce dialogue. Le deuxième, *J’ai senti ton absence exacte au rendez-vous*, mettait en présence les poèmes de Marie-Claude Grail et les dessins d’Ernest Pignon-Ernest. Le troisième est celui de nos amis, deux complices de plus de 50 ans, Martin Miguel et Raphaël Monticelli. Ce sont eux, avec en tiers les éditeurs Bernadette Griot et Jean Princivalle, qui assurent le rythme de cette *Cavalcade au seuil de l’Éden*.

Ce livre est magnifique de sensibilité et d’intelligence. Aucun forçage ici, les approches plastiques, poétiques comme historiques restent ouvertes.

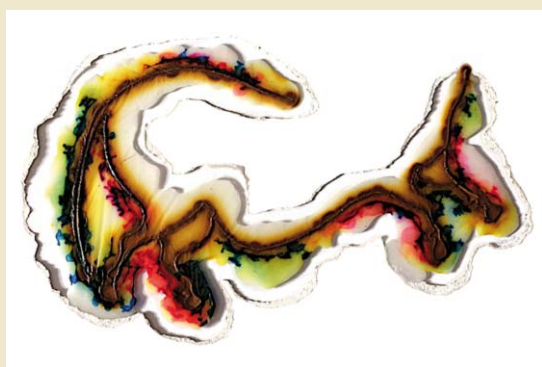
Le travail de Martin Miguel, comme celui de la plupart des artistes modernes et contemporains, a été profondément marqué par la découverte de l’art paléolithique. C’est évident quand on voit les images de ce livre puisqu’il s’agit de l’un des chevaux de Lascaux, mais revisité. Ainsi, il n’hésite pas à l’amputer de la tête, histoire de bien marquer le refus de tout mimétisme et de faire en sorte que ce manque tourne plutôt le regard vers le travail effectué sur la matrice. Ce sont 31 répliques qui rythment ce livre jusqu’à nous obliger à le tourner, retourner pour suivre ces chevaux. Cette approche est accompagnée par trois textes tressés par Raphaël Monticelli : un poème, une approche critique du travail de Martin Miguel et des extraits d’un roman de 1925, *La Fin d’un monde* de Claude Anet qui narre les aventures d’un jeune homme et d’un cheval, en pleine période paléolithique. Le poème de Raphaël Monticelli fait colonne vertébrale à ce projet. Il chante le surgissement de l’image et non seulement de la main qui l’a formée, mais aussi du souffle qui, par projection de pigments préalablement broyés, nous donne ces images appelées “mains négatives”, par exemple, “dans le ciel durci de la grotte”.

À Lascaux, Chauvet, Cosquer – ailleurs demain... – l’homme se détourne des hommes, ses semblables d’hier dont l’énergie était en amitié avec le monde animal. Et détournant temps,

corps et gestes des tâches quotidiennes de survie et de conservation, il s'ouvre au temps de la représentation. Voilà qu'il regarde la vie qu'il se contentait de vivre. Art et humanité sont coextensifs. Grâce au "miracle" de la représentation, l'humain devient de plus en plus humain car il y semble mesurer son pouvoir "d'atteindre l'inespéré, le merveilleux" disait Georges Bataille. J'aime ces derniers mots sur lesquels s'ouvre cet au-delà du livre quand Raphaël Monticelli voit dans "la main/ toute une humanité/ toute l'Humanité" dont les images "nous poussent dans le dos/ jusqu'au seuil de l'Éden". Et c'est l'image de Rimbaud, de ses "splendides villes" devant lesquelles notre "ardente patience" saura attendre, qui me revient. En cette période où l'on se bat pour ne pas travailler plus longtemps, où le travail est questionné, où il ne saurait être l'unique horizon comme le pensent ceux qui – et pour leur propre compte! – ont besoin des valeurs produites par ceux qui travaillent, il est précieux d'en revenir à ce moment où l'homme naît à lui-même et souligner combien cette naissance est concomitante de la naissance de l'art dans les grottes ornées de l'Aurignacien.

Avec l'art, l'homme quitte le règne de la nécessité – où il allait le nez collé à sa survie – pour véritablement naître au monde en y apportant, en y ajoutant du nouveau.

Alain Freixe



NOTE par Jean-Paul Aurégia, galeriste, typographe, à Nice

Travailler avec Martin Miguel est une aventure pleine de surprise. Cette aventure commune n'a qu'une douzaine d'années – elle a commencé avec le béton, que j'ai fait rentrer dans un livre... presque de poche; puis, il m'a fait imprimer des bétons et des bois ou linos.

Ce qui est surprenant chez Martin, c'est sa manière d'initier son travail. Comme l'explique si clairement Raphaël Monticelli depuis près de cinquante ans, Martin part du vide, il crée sans support; mieux encore, il fabrique le support après tout le reste. Raphaël écrivait en 1969: "Il n'y a rien. Il pourrait, il devrait, y avoir quelque chose". Cette façon de procéder: partir du cordeau, ajouter les pigments, peintures et autres, pour finir par recouvrir le tout du support, qu'il soit en béton ou pâte à papier, me fait penser à la technique du fixé sous verre.

Je suggérais ce glissement du support, du béton vers la pâte à papier que Martin malaxe comme il préparait son béton; mais il y a un autre glissement tout aussi subtil et significatif – là encore, parfaitement analysé par Raphaël – c'est celui qui va du noir à la couleur et de la couleur à la forme.

Cela commence par l'introduction du cordeau qui va vite devenir souple et, ce faisant, suggérer la forme, signifier et représenter. Mais ce cordeau devenant libre supprime la référence à l'acte de bâtir et se pose, alors, la question de la forme, de la représentation.

L'art pariétal, les figures préhistoriques – ancêtres de toute l'histoire de l'art – va permettre de se libérer de cette question du sujet. Ne sommes-nous pas dans la suite logique du questionnement propre au mouvement Support-Surface? Après s'être libéré du châssis, de la toile, du support, Martin Miguel, comme d'autres, se libère du sujet, à tel point que, ne conservant qu'une partie de ces figures, il les rend de plus en plus abstraites.

Tous les livres que j'ai réalisés avec Martin marquent ces différentes époques et évolutions.

Troisième volume de la collection *L'Amble* chez L'Amourier, *Cavalcade au seuil de l'Éden* fait focus sur ces petits chevaux sauvages maintes fois représentés dans les gravures rupestres et le travail de Martin à leur sujet. Pourtant l'homogénéité des œuvres de Martin choisies pour l'illustrer contraste étonnamment avec l'amplitude de l'analyse critique que Raphaël fait du travail de Martin – comme un point d'exclamation au milieu de points de suspension. La poésie, elle, introduit une respiration doublée de cet ailleurs qui nous mène dans les pas de Nô. C'est l'art de Raphaël Monticelli de créer cette ponctuation et d'amener un ouvrage dans les champs si complémentaires de la critique artistique, du roman et de la poésie... et c'est une belle étape de l'amitié qui lie Raphaël et Martin Miguel – une de plus.

Raphaël suggère que Martin part du vide et Alain Freixe se demande pourquoi les chevaux sont sans tête... Cela n'aurait-il pas un rapport avec le titre de l'ouvrage et le nom de la collection?

L'Amourier et le Marché de la Poésie

Cette année encore, les éditions L'Amourier seront présentes au Marché de la Poésie, du 7 au 11 juin, place Saint-Sulpice à Paris.

La poésie des Nations caribéennes y sera à l'honneur. Après avoir célébré au cours de l'année 2022 le centenaire de la naissance de Jacques Stephen Alexis nous nous sommes réjouis de voir la place que peut prendre Haïti dans cette programmation.

Dans les lignes qui suivent vous trouverez l'évocation de quelques figures de la littérature haïtienne ainsi qu'un entretien avec Vincent Gimeno-Pons, délégué général et organisateur du Marché de la Poésie.

Haïti dans les livres

C'est, dans la mer des Caraïbes, une quinzaine de pays, un chapelet d'îles réputées pour leurs lagons d'eau turquoise et leurs plages de sable blanc, un paradis sur terre selon la publicité des agences de voyages ! Arrêtons-nous sur Haïti, dont le territoire se partage avec la République dominicaine, la moitié de l'île d'Hispaniola découverte en 1492 par Christophe Colomb.

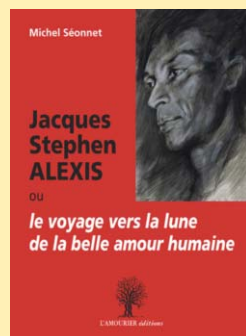
Haïti, Ayiti ! terre de douleurs et si courageuse qui a connu la cruauté des conquistadors espagnols, puis celle des colonisateurs français et qui, libérée de leur joug, n'a cessé pourtant d'être victime de leur oppression par la dette qui lui fut imposée pour rembourser les spoliateurs. D'autres exploiters sont alors accourus du Nouveau Monde avant que s'installe la gangrène locale faisant régner la terreur des gangs assassins.

Cependant se sont élevées au cours des ans bien des voix de poètes et d'écrivains qu'il nous faut aujourd'hui, encore et toujours, entendre et recueillir. On ne saurait les citer tous, aussi je m'en tiendrai à mes lectures personnelles, à ces voix qui m'ont touchée, bouleversée, même.

Pour rappel historique, pour retour aux sources, écoutons d'abord la voix et la musique de Jacques Roumain, écrivain et homme politique, il a vécu moins de quarante années, mais quelle vie ! Il fut le fondateur de la revue *Indigène* où il publie de nombreux poèmes, et à l'initiative du Parti Communiste Haïtien. Son roman, *Gouverneurs de la rosée*, publié en 1944 après la mort de l'auteur, est considéré comme le classique de la littérature haïtienne. Il y représente la réalité d'une société agricole frappée par la

sécheresse, où s'affrontent les idées révolutionnaires du héros et les forces réactionnaires et criminelles. La relation étroite qui existe entre l'Homme et son environnement confère au récit une dimension universelle et préfigure les problèmes écologiques qu'a connu Haïti ces dernières années...

D'autres voix ont depuis retenu mon attention, notamment celle de Jacques Stephen Alexis dont on vient de célébrer le centenaire de la naissance, entre autres manifestations, par la nouvelle édition du livre de Michel Séonnet, *Jacques Stephen Alexis ou le voyage vers la lune de la belle amour humaine* aux éditions L'Amourier en 2022.



Alexis ou le voyage vers la lune de la belle amour humaine aux éditions L'Amourier en 2022.

Né aux Gonaïves le 22 avril 1922 et mort en avril 1961 dans le nord d'Haïti, écrivain, homme politique et médecin, résistant à la dictature, il laisse une œuvre romanesque empreinte d'un réalisme magique propre à la littérature de la Caraïbe. Citons : *L'Espace d'un cillement*,

Romancero aux étoiles, *Les Arbres musiciens*, *L'Étoile absinthé*. Tous ces titres, Michel Séonnet a su les rendre présents par la voix d'un compositeur – ce conteur, frère du griot africain – dans la fiction qu'il lui a consacrée.

Dans la prose de Jacques Stephen Alexis la poésie reste présente comme chez de nombreux romanciers ou essayistes haïtiens. Je pense à Jean Metellus, né en 1937, autre médecin, mais aussi dramaturge, essayiste, poète. Son œuvre est immense, faisant le plus souvent référence à Haïti, sa terre dont l'a exilé la dictature des Duvalier. C'est un retour aux origines notamment dans *Rhapsodie pour Hispaniola* en même temps qu'une alerte sur les effets de la première mondialisation et des catastrophes à venir.

D'autres œuvres ont depuis retenu mon attention. D'abord, celle de Yanick Lahens qui fait dialoguer avec talent la grande Histoire et la petite dans une écriture forte et imagée pour dresser un vaste portrait d'Haïti et de toutes ses classes sociales où s'imposent les figures féminines. Partageant un temps sa vie entre Haïti et la France où elle intervenait au Collège de France et à l'Université Paris-Sorbonne. De nombreux prix littéraires ont récompensé son œuvre, ainsi par exemple, le Femina en 2014 pour *Bain de lune*. Présente en Haïti, elle y a vécu le terrible séisme de 2010 qu'elle relate dans un essai poignant *Faillies* publié aux éditions Sabine Wespieser, maison qui s'emploie depuis plusieurs années à mieux faire connaître son œuvre en France. D'autres sont restés au pays, je pense notamment à Lyonel Trouillot, Évelyne Trouillot, sa sœur ; Frankétienne ; Laënnec Hurbon ; Gary Victor... d'autres constituent la diaspora des écrivains haïtiens à travers le monde... Dany Laferrière entre Montréal et Paris (où il siège à l'Académie Française)... René Deprestre, Anthony Phelps, James Noël, Jean d'Amérique...

Gageons que ce seront de belles rencontres qui se dérouleront au Marché de la Poésie avant celles que nous pourrions poursuivre dans les livres...

ENTRETIEN avec Vincent Gimeno-Pons

Marie Jo Freixe

Pour sa quarantième édition le Marché de la Poésie a choisi d'inviter les Poésies des Nations caribéennes. Ce pluriel suggère une grande variété, une grande diversité de langues et de cultures. Les poètes invités viendront-ils de ces terres lointaines ou pouvez-vous compter sur la participation d'auteurs résidant en Europe, voire en France ?

Vincent Gimeno :

Nous avons mis en place cette opération, à l'initiative de l'Unesco (programme Transcultura). Ce programme étant destiné aux 18/35 ans, nous recevrons donc une délégation de dix jeunes poètes provenant des Nations caribéennes (et nous insistons sur le thème de "nations" à l'exclusion, donc, des territoires français). Il y aura ainsi, place Saint-Sulpice pendant les cinq jours du Marché de la Poésie, une représentation de la poésie émergente de cette région du monde.

Par ailleurs, Nancy Morejón, poète cubaine de grande réputation, sera présidente d'honneur de notre édition 2023.

Seront présent.e.s : Cyndi Celeste Marshall, Barbade ; Jacinth Freanna Howard, Saint-Vincent et Les Grenadines ; Kamille Leisha Judith John, La Grenade ; Ronaldo Mohammed, Trinité et Tobago ; Angella O'Brien, Sainte-Lucie ; Tancia Rashan Pratt, Bahamas ; Christena Antonia Valaire Williams, Jamaïque, Arguens Jean Mary, Haïti, Víctor Andrés De Oleo, République dominicaine ; Taimi Dieguez Mallo, Cuba.

Marie Jo Freixe

Vous savez combien Haïti est chère aux éditions L'Amourier qui ont publié, à l'occasion du centenaire de la naissance de Jacques Stephen Alexis, une nouvelle édition du livre de Michel Séonnet : Jacques Stephen Alexis ou le voyage vers la lune de la belle amour humaine. Quelle place accorderez-vous à ce pays qui, dans un contexte particulièrement tragique, a toujours développé une poésie d'une grande richesse ?

Vincent Gimeno :

Tout autant, voire un peu plus, que les autres Nations des Caraïbes, puisque pour l'ouverture, le 7 juin, nous organisons une grande soirée autour des éditions Mémoire d'encrier, dont nombre d'auteurs sont haïtiens (de même que leur créateur), mais ils donneront une dimension caribéenne à cette soirée, en offrant une grande place aux autrices.

Puis, le vendredi 9 juin, nous organiserons également une rencontre avec de jeunes éditeurs qui se sont fixés pour mission de "publier les Caraïbes", avec trois ou quatre auteurs haïtiens qui seront également présents.

Mais, bien entendu, 40 ans de Marché, ce ne sont pas seulement les pays invités d'honneur, c'est également l'amont, le cœur et l'aval : ■ ce sont Les États généraux de la poésie, avec pour thématique cette année, le son du poème ; ■ ce sont toutes les autres rencontres, tables rondes et lectures (une trentaine) sur la scène du Marché ; ■ ce sont également 40 événements (pour les 40 ans) en Périphérie du Marché de la Poésie, partout en France et également en Europe.

La Parole errante / MONTREUIL aux côtés du Marché de la poésie

Le café-librairie Michèle Firk vous invite

Jeudi 8 juin à 19h
à une rencontre avec

Michel Séonnet et **Florence Alexis**

autour du livre de Michel Séonnet

Jacques Stephen Alexis ou le voyage vers la lune de la belle amour humaine
(éditions L'Amourier)

Florence Alexis est la fille de Jacques Stephen Alexis

PARIS - MARCHÉ DE LA POÉSIE stand 208 / L'Amourier éditions Présence des auteurs

Jeudi 8 juin

à 16h... Michel Séonnet

à 17h... Quentin Biasiolo

à 18h... Michaël Glück

Vendredi 9 juin

à 15h... Michel Séonnet

à 16h... Sylvie Fabre G. et Françoise Clédat

à 17h... Serge Bonnery et Alain Freixe

à 18h... Gérard Cartier et Michaël Glück

à 19h... Raphaël Monticelli et Michel Séonnet

Samedi 10 juin

à 13h30... Michaël Glück

à 14h... Michel Séonnet

à 15h... Gérard Cartier

à 16h... Fabio Scotto

à 17h... Alain Freixe et Cyrille Latour

à 18h... Patricia Cottron-Daubigné et Quentin Biasiolo

à 19h... Raphaël Monticelli

Dimanche 11 juin

à 14h... Cyrille Latour et Michel Séonnet

à 15h... Fabio Scotto

à 16h... Gérard Cartier et Patricia Cottron-Daubigné

à 17h... Raphaël Monticelli et Alain Freixe

COARAZE (06) samedi 30 septembre 2023 DU BASILIC DANS LES VOIX

Nouvelles rencontres littéraires organisées par l'Association des Amis de L'Amourier, L'Amourier éditions, et l'Association des Amis de la Médiathèque de Coaraze. Exposition, débats, lectures, musique, autour des Livres de L'Amourier éditions.

Basilic gazette de L'Association des Amis de L'Amourier
5, rue de Foresta - 06300 - Nice (publiée par l'AAA dont l'action est soutenue par la Ville de Nice et la Commune de Coaraze).

Comité de rédaction

Alain Freixe, Marie Jo Freixe, Bernadette Griot, Alain Guillard, Martin Miguel, Raphaël Monticelli, Françoise Oriot, Michel Séonnet.
Maquette : Bernadette Griot

L'Amourier éditions, 1 montée du Portal, 06390 - COARAZE Tél :
04 93 79 32 85

www.amourier.fr l'amour des livres